

**UN OUVRAGE POSTHUME
D'ARMAND LUNEL**

Roger KLOTZ

Armand Lunel, qui est mort en 1977, était sans aucun doute un écrivain très prolifique : son gendre, Georges Jessula, avait publié en 1992 *Mon ami Darius Milhaud* puis, en 1993, *Les chemins de mon judaïsme* ; le second de ces deux ouvrages était peut-être celui que l'auteur préparait lorsqu'il est mort. En 2000, Les éditions l'Amourier à Coaraze (06) ont publié un recueil de prose poétique d'Armand Lunel, *Frère Gris*. Béatrice Bonhomme, qui préface, l'ouvrage tient à souligner l'originalité du recueil :

« Armand Lunel, professeur de philosophie à Monaco, ami de Darius Milhaud, est surtout connu pour ses romans, ses essais et ses livrets d'opéras. Né à Aix-en-Provence en 1892, d'une famille juive originaire du Comtat Venaissin, il a su allier les inspirations judaïque et provençale et il a ainsi révélé un visage particulièrement mystérieux et original de la Provence. Ses livres sont, pour la plupart, consacrés à Aix, à la Côte d'Azur, sa terre d'élection, et à Nice...

Frère Gris, se trouve un peu en marge de toute cette production, il a été composé durant « les années d'apprentissage », de 1809 à 1914, pendant les vacances aixoises qu'Armand Lunel, alors normalien, passait en compagnie de Darius Milhaud et de Léo Latil. Le chemin des Frères Gris était aisément accessible d'Aix, ce nom venant d'un ancien établissement de moines. C'est certainement ce souvenir qui est à l'origine du titre de ce poème dédié à Darius Milhaud. »¹

Sans doute faudrait-il ajouter à cette production « judaïque et provençale » les œuvres carpentassiennes d'Armand Lunel. Mais cela ne change rien à l'approche que l'on peut faire de *Frère Gris*.

Cette œuvre, qui se situe « en marge » de ce que nous connaissons d'Armand Lunel, n'est peut-être pas, cependant, une œuvre marginale ; c'est plutôt une œuvre qu'il faut situer bien avant la production romanesque puisque le premier roman de Lunel, *l'Imagerie du cordier*, paraît en 1923. Ce sont peut-être les contacts étroits avec Darius Milhaud qui ont éveillé très tôt en Lunel une tentation pour la poésie ; lorsqu'ils étaient en classe de Philo, au lycée Mignet d'Aix-en-Provence, Lunel écrivait des « poèmes hispano-mauresques » que son ami devait mettre en musique ; Darius Milhaud dit dans *Ma vie heureuse* :

« Nous découvrîmes le théâtre de Maeterlinck, *Les serres chaudes* ; nous en aimions l'imagination un peu morbide, dominée par le rêve et comme je subissais toujours fortement l'influence de Debussy et que *Pelleas* était ma nourriture essentielle, ce fut sous ces signes que notre collaboration s'amorça, au lycée même. Armand écrivit de vagues poèmes en prose au lyrisme excessif et un tantinet extravagant que je m'appliquai à mettre en musique. Lorsqu'il venait me voir, il hurlait ses poèmes pendant que je tapais à tour de bras sur le piano des suites d'accords que je tâchais de rendre étranges. »²

On a affaire à deux jeunes gens qui cherchent leur vocation artistique, en se regardant dans le miroir l'un de l'autre. On note leurs goûts communs pour Maeterlinck et Debussy, c'est-à-dire pour un art imprégné de symbolisme. Il faudra voir quelle part de symboles il y a dans *Frère Gris*, qui a été écrit peu après. On note surtout que la première tentative de Lunel a été pour une forme moderne de poésie ; cette tentative se poursuivra avec *Frère Gris* lorsque, continuant ses études à Paris, il profite de ses dernières vacances d'adolescent pour chanter le pays natal. Aix-en-Provence apparaît à plusieurs reprises dans le poème :

« Je connaissais mieux cette ville nouvelle que la ville de mon passé – déjà je les ai toutes deux confondues. Antiquité des villes : acanthes creusées dans le calcaire gris ou fenêtres à croisillons ! Le siècle importait peu. De ce visage quel qu'il soit, je garde tant de souvenirs divers : Rue des Cardeurs, Rue des Pénitents bleus, Rue de l'Annonciade.

Chaque fois que de murs passionnés ! Que de réponses et de vivants soutiens pour mon cœur audacieux qui retrouvait encore des frères ! ...

¹ Lunel (Armand) *Frère Gris*. Coaraze, L'Amourier éditions, 200. p. 7-8.

² Cité par Roger Klotz dans *Armand Lunel et son univers imaginaire*. Thèse de Doctorat en Lettres. Aix-en-Provence. Université de Provence. 1991. p. 67.

A la maison, toutes les fenêtres sont ouvertes. Le soleil frappe les murs. Et sa gloire m'étonne encore moins que celle de mes toiles...

Dans ce désert muscat que tu parcours sans inquiétude, dans ce sombre pays, sur une terre avare qui t'attendait dans le silence et ne t'a point trahi, ici quels sentiments pourras-tu feindre, quels secrets pourras-tu garder ? »³

Ce mélange de l'ancien et du nouveau situe d'abord la ville dans une époque imprécise ; en fait, l'évocation des rues du vieil Aix exprime une nostalgie certaine du passé. La lumière du soleil, qui augmente en se réverbérant sur les murs, a également son importance ; Jean Servier signale en effet que la cité maternelle doit être « cité radieuse, cité du soleil, pour conjurer à jamais les fantômes de la nuit »⁴. Le mot « muscat » est enfin un terme que Lunel employait avec Darius Milhaud pour qualifier la campagne aixoise, telle qu'ils la percevaient dans les promenades de leur jeunesse. L'évocation du pays natal est en fait l'évocation nostalgique d'un paysage que Lunel substitue symboliquement à la mère, d'une ville qui devient en quelque sorte la ville-mère ; Jean Servier montre que, dans l'utopie, « la mère disparaît en tant que *genitrix* pour s'idéaliser en société parfaite »⁵ ; Lunel efface la mère « *genitrix* » pour l'« idéaliser » en une ville pleine de poésie ; Aix, la ville de l'enfance, devient ainsi la Ville qui symbolise la Mère ; Lunel a sans doute besoin de chanter la nostalgie du pays natal pour sublimer ainsi la douleur provoquée par la rupture du cordon ombilical.

Le titre du poème fait bien référence à Aix-en-Provence ; Béatrice Bonhomme rappelle en effet que « le chemin des Frères Gris était aisément accessible à Aix, ce nom venant d'un ancien établissement de moines. C'est certainement ce souvenir qui est à l'origine du poème dédié à Darius Milhaud »⁶. Peut-être ce souvenir s'appuie-t-il sur quelque chose de plus profond ; on note d'abord, dès le titre, l'importance donnée au gris don Jean Chevalier et Alain Gheerbrant disent :

« C'est la couleur de la cendre et du brouillard. Les Hébreux se couvraient de cendre pour exprimer une intense douleur. Chez nous, ce gris-cendre est une couleur de demi-deuil. La grisaille de certains temps brumeux donne une impression de tristesse, de mélancolie, d'ennui. C'est ce que nous appelons un *temps gris* et nous disons *faire grise mine* pour désigner un air rébarbatif. »⁷

Cette référence au gris annonce déjà sans doute cette mélancolie d'Armand Lunel que l'on retrouve bien dans le texte : « Tous les murs me furent tragiques. Ils sont durs. Ils sont si tristes. »⁸

Le mot « frère » a une importance égale au gris car il apparaît souvent dans le texte « Fils de ma Nuit, seul présent qui me puisse venir de moi-même et que je ne puis refuser. Je vous vois.

Vous êtes mon Frère Gris, le second de ce dialogue où je suis seul.

Je monte enfin du fond de mon cœur à la connaissance de mon visage de chair et j'aperçois votre corps dans le bain de mon âme immense. »⁹

Il semble qu'il y ait ainsi, dans le texte, un phénomène de dédoublement : « *Frère Gris* » est, pour Lunel, un autre lui-même, le seul avec qui il puisse dialoguer. Gilbert Durand semble expliquer la symbolique de ce dédoublement : « Le « Bifrons » indique le double caractère du temps, la double face du devenir à la fois tourné vers le passé et vers l'avenir ... »

Bien loin d'être aux ordres du temps, la mémoire permet un redoublement des instants, et un dédoublement du présent ; elle donne une épaisseur inusitée au morne et fatal écoulement du

³ *Op cit passim.*

⁴ Servier (Jean) Histoire de l'utopie. Paris, Gallimard (collection Folio), 1991. p. 347.

⁵ *Op cit.* p. 341

⁶ *Op cit.* p 7-8.

⁷ Chevalier (Jean), Gheerbrant (Alain) – *Dictionnaire des symboles.* Paris, Robert Laffont, 1982. p. 487.

⁸ *Op cit.* p. 15.

⁹ *Op cit.* p.19

devenir, et assure dans les fluctuations du destin la survie et la pérennité d'une substance... La mémoire est bien du domaine du fantastique puisqu'elle arrange esthétiquement le souvenir. C'est en cela que consiste « l'aura » esthétique qui nimbe l'enfance, l'enfance étant toujours et universellement souvenir d'enfance, étant archétype de l'être euphémique, ignorant la mort... Mais si la mémoire a bien le caractère fondamental de l'imaginaire, qui est d'être euphémisme, elle est aussi, par la même, anti-destin et se dresse contre le temps. »¹⁰

« *Frère Gris* » symbolise donc la douleur d'Armand Lunel déchiré entre son passé, c'est-à-dire son enfance, son enracinement et la mémoire qu'il en a, et son avenir, c'est-à-dire sa vie d'adulte. Le seul moyen que trouve le jeune homme pour sublimer sa douleur est la poésie qui, parce qu'elle « se dresse contre le temps », apparaît comme un « anti-destin ».

La division du poème en sept chants souligne peut-être l'angoisse de ce déchirement ; il y a peut-être, dans l'utilisation de ce nombre auquel l'auteur attache les noms des sept jours de la semaine, un rappel de l'enracinement juif de Lunel ; Jean Chevalier et Alain Gheerbrant ajoutent : « Sept comporte cependant une anxiété par le fait qu'il indique le passage du connu à l'inconnu : un cycle s'est accompli, quel sera le suivant ? »¹¹

L'auteur ressent sans doute qu'il s'agit là de ses dernières vacances d'adolescent et l'on trouve dans *Frère Gris* l'expression d'une certaine angoisse : « Ta joie n'est plus ici. Reste avec ta douleur et désormais désire la plaine de ton enfance que tu ne rejoindras jamais. La route descend. Tu t'éloignes. Tourne la tête. Vois le fleuve disparaître derrière les montagnes et sens grandir en toi un sombre amour pour le pays où tu vécus dans l'indifférence et la clarté. »¹²

Il y a d'abord ici l'acceptation stoïcienne de la douleur devant la fuite irrémédiable du temps ; mais, en même temps, il y a comme une promesse : parce qu'il sent « grandir en (lui) un sombre amour pour le pays où (il) vécut », Armand Lunel deviendra l'auteur des *Amandes d'Aix* ; si, dans *Frère Gris*, « l'amour pour le pays » est encore « sombre », c'est peut-être que Lunel n'a pas encore totalement trouvé son équilibre ; il en est encore au stade où il se cherche à travers la poésie ; c'est essentiellement à travers la création romanesque qu'il trouvera l'harmonie et qu'il pourra exprimer pour son pays natal un amour plein de lumière. Regarder en arrière, vers l'univers paradisiaque de l'enfance, permet ainsi d'accéder à un nouveau mode d'existence et donc de guérir de l'œuvre du temps ; la mémoire, lorsqu'elle se tourne vers la création, est ouverture à l'esprit.

L'ambivalence de cette situation explique peut-être l'importance que prend la Nuit dans *Frère Gris* : « Nuit ! J'implore ta bénédiction pour l'œuvre inquiète qui commence. Je te possède opaque et vivante, tu me portes, tu m'oppresses et me soutiens...

Ô Nuit carrée, tour massive de mon mystère, je sais bien qu'il est un travail qui livre l'immuable et me sauvera de toute la mort. Je sais bien qu'il suffit à l'esprit de vaincre, qu'il m'emporte et je meurs sans regrets. Je me crée une seconde fois, moi-même et me donne pour toujours à l'Univers...

Je travaille pour me faire à moi-même le don de moi-même. »¹³

Si la nuit apparaît ici comme le symbole de la dépression et du deuil, elle semble aussi contenir une promesse, celle de la re-création par le travail ; la création littéraire, qu'Armand Lunel sent peut-être poindre en lui, semble être, pour lui, la préparation d'une nouvelle journée. On comprend que Gilbert Durand puisse dire que, dans certains cas, « la nuit n'est que nécessaire propédeutique du jour, promesse indubitable de l'aurore »¹⁴.

¹⁰ Durand (Gilbert) – *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris, Dunod, 1992. p. 333-467.

¹¹ *Op cit.* p. 861.

¹² *Op cit.* p. 43.

¹³ *Op cit.* p. 15-18.

¹⁴ *Op cit.* p. 224

Dans notre thèse de doctorat, nous avons pu, en utilisant le *Traité pratique d'analyse du caractère de Gaston Berger*, montrer qu'Armand Lunel était un sentimental ; Gaston Berger présente ainsi ce type de caractère : « Déçu par le monde, le sentimental ne s'enfuit pas dans un univers de fantaisie ; il se replie sur soi dans une solitude qu'il s'applique à maintenir, bien qu'elle lui soit douloureuse. La vie intérieure, qui est à lui et à lui seul, lui permet de triompher à sa manière du conflit dont il souffre. »¹⁵

Dans *Frère Gris*, on trouve déjà cet être replié sur lui-même, dans une solitude douloureuse ; Armand Lunel est alors déchiré entre son passé aixois et son avenir de professeur ; mais ce poème porte également en lui la promesse d'autres œuvres qui permettront à l'auteur de « triompher à sa manière du conflit dont il souffre ». Armand Lunel surmontera ses conflits intérieurs à travers ses essais, ses livrets d'opéras, ses romans et son livre d'histoire. L'écriture est déjà, pour lui, un moyen de se libérer de son passé et de trouver le bonheur.

¹⁵ Cité par Roger Klotz, *op cit*, p. 64.